

Gilles Magréau

**« COMME UN SOLDAT DE L'AN II »**  
ou  
**PORTRAIT DE FAMILLE(S) EN BERRY**  
**AU XXème SIÈCLE**

CHRONIQUE ROMANESQUE

*Préface de Bernard Capo*



# DÉDICACE(S)

*En hommage à mes parents,  
sans lesquels cette histoire...*

# SOMMAIRE

PRÉFACE .....	p. 5
I. LA FERME.....	p. 7
II. LE SABOTIER.....	p.15
III. LE MANOIR .....	p. 41
IV. LE GRAND BALCON.....	p. 63
V. L'ÉGLISE SAINTE-ZITA.....	p. 87
VI. LA CLASSE UNIQUE.....	p. 109
VII. LA BATTEUSE ET LE BAL PARQUET .....	p. 131
VIII. LA SCIERIE .....	p. 157
IX. L'ÉPICERIE .....	p. 187
X. LE SECRET DE LA CRYPTTE.....	p. 207
XI. LE BUS DE SIX HEURES .....	p. 227
XII. LES SOURIRES DE LA TANTE.....	p. 247

# PRÉFACE

Incroyable !

Au moment où je découvrais le tapuscrit de « **Comme un soldat de l'an II** » que m'avait demandé de relire mon ami Gilles, j'étais moi-même en train d'achever le scénario d'une nouvelle bande dessinée relatant la saga d'une famille berrichonne de...1918 à nos jours !

Quelle ne fut pas ma surprise quand je perçus de nombreuses similitudes entre nos récits respectifs alors que nous n'avions ni l'un ni l'autre dévoilé notre sujet. Transmission de pensée ? Échange télépathique inconscient ? Fi de tout cela. J'ai toujours subodoré qu'il existait des « ondes d'idées » circulant comme des papillons dans l'air du temps, dont les artistes, grâce à leur sensibilité exacerbée, étaient les récepteurs privilégiés.

Je me souviens d'un fait surprenant qui corrobore mon hypothèse : il y a quelques années, j'ai travaillé sur un scénario d'un autre Gilles de mes amis, Chaillet, qui avait pour cadre, en 1900, le siège de Pékin par les Boxers (les fameux 55 jours), épisode peu connu du commun des mortels. Et voilà que j'apprends fortuitement qu'un de mes collègues bédéistes, l'ami

Brice Goepfert, travaille sur le même thème, au même moment : une probabilité sur un million ! Cela nous a permis d'ailleurs, en private joke, de glisser nos personnages respectifs dans nos deux séries, lui dans « **Le Lys Noir** » chez Glénat, et moi-même dans « **Tombelaine** » chez Casterman.

J'en ai conclu qu'il existait bel et bien une « Ubiquité de l'Imaginaire » (sujet idoine pour un bac littéraire !), et qu'il suffit d'avoir le cerveau bien ouvert pour en capter la substantifique moelle.

Mais trêve de supputations parapsycho-philosophiques : le récit de Gilles nous fait découvrir toute une théorie de personnages hauts en couleurs, petites gens du cru tellement ordinaires qu'on a la certitude de les reconnaître comme étant de notre voisinage ou de notre propre famille.

Réalité ? Invention ? Seul son auteur connaît la vérité. Sachez, malgré tout, qu'il m'a bien semblé percevoir l'identité de certains protagonistes de cette histoire. Mais chut !

À vous de trouver...

**Bernard Capo**

Août 2015



# LA FERME (1918)

## CHAPITRE I

Une larme soudaine vient étoiler l'acte de vente. Le notaire sourcille, Marguerite ne bronche pas. Et pourtant ! C'est la première fois qu'elle pleure depuis quarante ans, depuis que son brusque veuvage avait asséché sa paupière.

Ce papier timbré, brièvement humidifié, scelle la disparition d'une modeste ferme qui a incarné l'essentiel de son existence, à Marguerite. Voilà probablement l'explication de cette larme inattendue. Quand on a près de soixante dix ans, on pleure par erreur, ou par nécessité, dit-on. Aujourd'hui, c'est la nécessité qui l'emporte, chez cette paysanne. Au moins dans son cœur.

Marguerite vient d'abandonner – le prix de vente est tellement dérisoire – à un avocat parisien le bâtiment, sa cour, ses abords et dépendances, où elle a vécu, trimé, souffert, durant

un quasi demi-siècle.

Un pesant silence envahit l'étude notariale où le forfait se déroule et s'épanouit.

Au fond, Marguerite pleure par inadvertance. Paysanne d'origine, de souche inébranlable et tranquille, elle se sait, elle se sent, elle se considère indestructible, foncièrement rétive et victorieuse de tous les avatars : son avocat-acheteur en est d'ailleurs le dernier en date.

Tout en apposant sa signature au bas de l'acte assassin, elle rêve d'une impossible revanche. Elle se voit au même endroit, installée dans le même fauteuil, un triomphal sourire aux lèvres, rachetant sa minuscule propriété, dans le même silence écrasant. Dans quarante ans d'ici ?

Et pourquoi pas ? Tout est possible, pour Marguerite. Car depuis cinquante années, sa vie quotidienne n'a été qu'un perpétuel défi au temps qui passe, à la vie qui s'impose, aux événements de toutes sortes, supposés ne laisser aucune chance aux malheureux mortels sur lesquels ils s'acharnent. Tu parles ! ! !

L'histoire a de ces soubresauts ironiques, ou de ces revirements approximatifs et pervers...



La ferme est cernée par la végétation. Adossée au potager, lui-même limité par une vigne incertaine, et bordée par un bois de noisetiers qui surplombe un chemin creux taillé dans la

terre glaise, la construction laisse apercevoir une vaste prairie, au couchant, qui présente un brusque dévers menant à un curieux ruisseau dont les propriétés étonnantes ravissent et intriguent les enfants du voisinage : une feuille d'automne immergée dans son cours s'y pétrifie en quelques semaines. Les vertus calcaires de l'eau font leur office, tout simplement. Mais pour l'instant les jeunes ruraux ne sont pas chimistes, et le ruisseau qui cahote au bas de la ferme de Marguerite a des pouvoirs magiques. Il fait rêver les petits citadins lorsque ceux-ci, aux torrides jours de juillet, avant les fêtes de la batteuse, viennent s'aventurer sur les berges fangeuses de cette inquiétante petite rivière qui ne saurait obéir qu'à l'enchanteur Merlin. Au moins ! Cette ferme est bien construite. Son orientation l'atteste. Fraîche l'été – le soleil y est surtout matinal – elle se tempère l'hiver puisque les rayons de lumière viennent tardivement mourir sur les vitres installées au couchant, à l'aplomb du puits, juste sous l'accès au grenier dans lequel sommeille, bien au sec, un lot de sacs lourds d'un blé doré à cœur, comme on ne saura plus en cultiver dans les années mille neuf cent quatre vingt. Mais nous n'en sommes pas là.

Pour l'heure, Marguerite vit la peur au ventre. En 1917, toutes les jeunes paysannes françaises connaissent la même situation. À l'homme, la boue, à la femme, la glèbe. Père, fils, frère, mari ? Peu importe. La tranchée tient l'homme englué, et souvent l'enterre, tandis que la

femme, la sœur ou la fille apprivoise le guéret et charme le sillon. Marguerite a peur, en effet. À peine mariée, elle a vu un matin l'indéchiffrable visage d'un gendarme franchir sans précaution la porte du logis. En quelques minutes, le papier que le fonctionnaire brandit sous les yeux de Fernand, le jeune époux, a fait l'effet d'un brûlot dans une grange à foin. L'existence de deux êtres qui devait, à l'image de siècles de tradition, s'écouler au rythme alterné de la tranquillité et du labeur, se trouvait brusquement immolée sur l'autel d'inavouables principes au nom desquels les guerres savent si bien croître et prospérer. La "grande guerre" n'est grande que dans les hypocrites livres d'histoire, destinés aux écoliers candides.

Pour Fernand, la guerre est une torture moyenâgeuse, une folie furieuse de chaque instant. Lui qui sait si bien faucher l'orge ou l'avoine d'un seul coup de fer aiguisé à la pierre, on l'oblige à trancher la vie d'un seul coup de baïonnette, elle-même affûtée comme pour la fenaison. Le fusil devient fourche et le sang a l'odeur des labours. Terre et chair se mêlent en un mariage infernal qui se perpétue de plus en plus la nuit, sous la canonnade, jusqu'au moment où l'horreur absolue trouve son incarnation, au fil du regard incrédule et vite halluciné des fantassins couleur de sépulture : le gaz, invisible tueur, commence à tenir son épouvantable partition.

Or pour le paysan, l'air c'est la vie. Respirer, c'est frémir, c'est capturer entre tripes et

poumons cet élixir de pollens, de saveurs, d'essences où l'esprit vital bondit, jaillit, s'épanouit. Et malheur : voici qu'au dessus des champs de bataille, l'air devient pestilence ! Une bouffée d'oxygène prend le goût de la mort. Inspirer infecte à jamais des poumons sans défense, à l'instar de ceux de Fernand, traîtreusement envahis.

Le fermier ne comprend pas ce qui se passe. Il tombe à genoux, hébété comme un boxeur assommé. Respirer devient si problématique que les mains du soldat sont bien incapables de retenir le fusil. Même le casque tombe en avant, bousculé par un geste maladroit qui essaie de déchirer la capote boueuse, comme si l'air allait se frayer par là un nouveau chemin ! Impossible ! L'invisible ennemi occupe le terrain. Les alvéoles pulmonaires explosent ou se rétractent, ainsi que s'étiolent des fleurs fragiles sous la canicule. Avant de s'abandonner au coma, Fernand voit ses plantations se faner aux fenêtres de sa ferme. Sa ferme, sa terre, sa femme, Marguerite. Images fixes, nettes, coupantes, puis tout est flou, gris, noir. Tout noir.

La brouette est beaucoup plus lourde à pousser, et surtout à manœuvrer, lorsque le linge mouillé s'y trouve entassé. Marguerite feint de ne pas s'en rendre compte. Depuis des années, c'est sa manière à elle d'être plus forte que sa brouette, quand elle revient de la mare où le linge s'est blanchi sous le battoir.

L'été est très précoce, en cette année 1918. Tôt le matin, le soleil est ardent. Il faut donc, dès

l'aube, accomplir les travaux pénibles : la lessive en fait partie. Marguerite adore parcourir le chemin qui conduit de la ferme à la mare, à la fosse, comme on appelle ce trou d'eau habituellement consacré aux grenouilles et aux libellules. .

Au plus fort de l'été, la petite route est toute sèche, poudreuse, facile à pratiquer : la brouette effleure les ornières, elle glisse sur les herbes cassantes, elle dérape sur les fleurs de chardon dont la tige sectionnée laisse couler une sève laiteuse et grasse sous la roue meurtrière.

La mare est dissimulée par des bouquets de fins noisetiers aux courbures alanguies. Une source minuscule où le cresson foisonne lui assure fraîcheur et pureté, on pourrait presque s'y baigner. D'ailleurs, deux ans plus tôt, Marguerite et Fernand s'y sont plongés un après-midi torride, à l'ombre du lavoir. Le souvenir sensuel et tendre de ce bain inattendu – exceptionnel, même – émeut Marguerite à chaque fois qu'elle gare sa brouette près de l'imposante planche à laver qui disparaît en biais dans l'eau sombre. Puis le rythme du battoir l'étourdit peu à peu, l'image de bonheur simple s'estompe, l'ouvrage reprend ses droits.

Ce matin de lessive est aussi beau que funeste, pour Marguerite. Une fois de plus, le destin s'est travesti en gendarme. Avant même de le voir, Marguerite a deviné, ou plutôt pressenti, son arrivée. Il faut savoir que la ferme est à ce point isolée que la moindre présence humaine est aussitôt décelée. Ces pierres qui roulent sur le chemin ne sont pas le fait d'un lièvre vagabond, elles sont chassées par les roues d'une bicyclette au pédalier criard. On freine, on

dérape un peu, et deux souliers ferrés font sonner le sentier.

Marguerite ralentit la cadence de son battoir et frappe son linge machinalement. Elle ne sait rien, mais elle comprend déjà lorsque l'homme en uniforme lui tend silencieusement une lettre froissée, d'un bleu délavé, administratif en diable. Le regard du gendarme est maladroitement fuyant, et pourtant il essaie d'être digne, aussi ferme qu'ennuyé, très embarrassé, pour tout dire.

Marguerite s'assied sur ses talons, essuie ses mains ruisselantes aux plis de son tablier noir, rajuste son foulard et, d'un bras, s'éponge vivement le front. Le gendarme en profite pour hâter sa retraite, sans se retourner, sans mot dire, surtout. La paysanne inspire longuement avant de décacheter ce courrier qui semble lui venir du bout du monde.

Est-ce la chaleur ? Les lignes du texte paraissent se brouiller. Est-ce la sueur qui emperle les cils ? Non. Deux larmes de détresse, de refus, de désespoir, d'impuissance, de haine contenue, de profonde exaspération aussi, parcourent les joues moites et courent se perdre dans les eaux savonneuses de la mare.

La lettre a sèchement mis terme à la jeunesse d'une femme de vingt ans. Elle a vidé d'un coup le cœur et la tête d'un être qui vient de perdre son double, là-bas, à des centaines de kilomètres, dans une prairie criminelle. Là-bas où la terre engloutit follement ceux qui,

d'habitude, l'aidaient à accoucher.

Pour longtemps, ce jour-là, les yeux de Marguerite vont se fermer aux larmes. Les pleurs y reviendront furtivement le soir où, l'âme à nouveau navrée, Marguerite signera l'acte de vente de sa pauvre ferme.

Mais d'ici-là, un demi-siècle d'une vie peu commune doit encore inexorablement s'écouler.





# LE SABOTIER (1934)

## CHAPITRE II

"On m'empêchera pas de penser que l'vicomte est une ganache. Une sacrée ganache !

- Monsieur Le Maire ! Que dites-vous là ! Vos propos sont outrageants. Si je les répétais à mon maître. . .

- Mais répétez-les ! Répétez-les, Léonie. C'est bien pour ça que je les dis devant vous. Le vicomte est une ganache ! Et qui plus est, une ganache hypocrite et réactionnaire !

- Mon Dieu ! s'écrie la vieille femme en se signant machinalement, voilà où mène le communisme ! À la perte du sens commun et de la politesse la plus élémentaire. Monsieur Le Maire, je vous conjure. . . "

Le tintement criard du grelot suspendu à la porte de l'échoppe vient couper court au dialogue

qui commençait à s'animer plus que de raison. Le sabotier tourne la tête, Léonie suit le mouvement et découvre une jeune femme surprise et amusée par la scène qu'elle vient d'interrompre.

"Bonjour, Marcel. Ça va, Léonie ? Qui va étripper l'autre, ce matin ? " dit l'arrivante au regard rieur.

"Tu tombes bien, Marguerite. J'allais perdre mon calme.

- Comme d'habitude. . . " ajoute, fielleuse, Léonie.

" J'ai mes raisons, nom de Dieu". Un "nom de Dieu" sonore, appuyé, vigoureux comme peut l'être au tennis un retour gagnant. Marcel marque un point : Léonie tremble au son de l'injure. Et Marguerite s'amuse à tenir le score :

"T'as entendu, Léonie ? Dites-moi, les clowns, vous vous disputez depuis longtemps ?"

Marcel lève les yeux au plafond et soupire bruyamment. Léonie se ferme. Chez elle, le dépit s'affiche par un énorme pincement des lèvres, qui ne sont d'ailleurs pas très charnues à l'ordinaire. Sa bouche alors devient un coup de canif horizontal. C'est la pause, Marguerite en profite :

"Je parie un pain de beurre salé que c'est à cause de la ligne, votre coup de tabac, pas vrai ?

- Sûr, que c'est la ligne ! L'aut'vicomte a graissé la patte aux ingénieurs pour détourner les voies. La semaine dernière, tout était réglé : on avait accepté le tracé à la préfecture. Et hier,

passez muscade : L'aristo a sauvé sa pâture des Bois Ronds. Le chemin de fer viendra couper en deux nos communaux, et en plein milieu, par-dessus le marché ! Tant pis pour les troupeaux, du moment que lui protège son bien, rien à foutre de nous autres, hein ! On n'est plus sous Louis XVI, que je lui ai dit, droit dans les yeux ! À la Bastille, bon Dieu, à la Bastille... ».

L'orateur vient de chasser le sabotier. Marcel se croit soudain sous le préau de la Communale et les deux femmes font office d'auditoire.

C'est le poids de l'habitude. Depuis cinq ans, Marcel est le sanguin maire du village. Sanguin au propre et au figuré : c'est un maire communiste et fier de l'être. Mais communiste à sa façon. Il a su négocier à son avantage le partage du pouvoir et des influences entre lui, le curé et le notaire. L'instituteur lui servant de discret conseiller politique.

"Alors, tu lances une pétition et Léonie n'a pas voulu la signer, c'est ça ?

- Fous-toi de moi, Marguerite, si en plus la famille me trahit face au tyran, je vais. . .

- Arrête, Marcel, le meeting c'est pour l'année prochaine ! Mais oui, on revotera pour toi" s'écrie Marguerite, dans un angélique éclat de rire.

La situation, il est vrai, ne manque pas de drôlerie. Les cheveux clairsemés de copeaux, la gouge brandie telle un sabre de maréchal d'Empire au plus fort de la charge, le sabotier-maire a la colère lyrique et dévastatrice. Colère légitime au demeurant. En effet, la guérilla dure

depuis près de six mois, et nourrit toutes les conversations du village, en famille comme au café.

L'enjeu est d'importance. Ainsi en est-il chaque fois que le progrès vient perturber la nonchalance de la vie quotidienne.

Pour l'heure, le progrès s'est incarné dans une tortueuse voie de chemin de fer qui s'échine à relier deux petites sous-préfectures, puisqu'il s'agit de créer un trait d'union ferroviaire entre les confins du Berry et les marches de l'Auvergne.

Marcel, convaincu que l'industrie humaine est libératrice des masses populaires, ne fut pas pour rien dans la genèse du projet. Et il entend bien que son village tire maintenant tous les avantages du passage de la "ligne", car tel est le surnom que porte ici la mythique voie de chemin de fer. Mais comme toujours, le bien public peut donner des boutons aux intérêts privés. En l'occurrence, l'empêcheur de progresser en train s'appelle le vicomte de Maurepas, premier propriétaire terrien de la commune. Au fil des mois, d'escarmouches en embuscades, l'affrontement s'est mué en une titanesque lutte des "rouges" contre les "blancs".

Et Léonie, dans tout cela ? Ah, Léonie. . . Incontestablement, la cuisinière du manoir de Maurepas tient un rôle difficile. En effet, Marcel la considère comme l'exemple même de la prolétaire aliénée par le Capital et par l'Église. Et à cela il ajoute une troisième tare

rédhibitoire : il la soupçonne d'avoir été, vingt ans plus tôt la discrète maîtresse de son père et d'avoir, de ce fait, instillé un durable chagrin dans les coronaires de sa mère : on la sait fragile du cœur .

Vieille histoire de famille, c'est sûr. Véracité douteuse, c'est non moins sûr. Mais en ce cas précis, foin de la rigueur scientifique, Marcel assume la tradition familiale : Léonie est, a priori, une créature qui génère la méfiance, un point, c'est tout.

Pour l'heure, Léonie en a trop entendu. Le mépris du Maire pour son employeur-bienfaiteur de vicomte lui est insupportable. Elle ne peut en écouter davantage et, faute d'avoir le courage de tracer un salutaire signe de croix pour conjurer des propos blasphématoires, elle récite intérieurement des litanies à la Sainte Vierge et réussit ainsi à s'abstraire du moment présent.

Connaissant parfaitement les pratiques de la vieille cuisinière, Marguerite n'est pas surprise de la voir brusquement indifférente au monde qui l'entoure. Méthodique, elle revient au début de la discussion.

"Alors comme ça, le Maurepas sauve son bien, et ça sera pour nous les escarbilles. . .

- J'ai pas signé, j'ai pas signé", martèle Marcel.

Il en a fait une question de principe, et il ne cédera pas.

Maintenant, il s'agit de mettre un terme à l'entretien avec son énervante cliente.

"J'aurai fini tes sabots lundi. Tu peux aller réchauffer le fricot de l'exploiteur. Et raconte lui bien tout ce que j'ai dit, sans changer un gros mot. . ."Léonie s'éclipse, cramoisie de confusion. Le grelot de la porte confirme sa fuite et le maire retrouve son calme.

"Ça ne s'arrange pas, avec la vieille toupie. . .", lâche Marguerite.

"Oh, c'est pas elle, réplique Marcel, c'est son bon Dieu de patron ! Mais tu me connais, Marguerite, pour me faire lâcher le morceau. . .

- Je te fais confiance. Bon c'est pas tout ça, Marcel, j'ai besoin d'une paire pour le gamin. Il a les talons qui débordent.

- Encore ? J'en ai fait une paire juste après Noël. . .

- Eh ben il en faudra une autre pour la Saint-Jean. Tu sais, à son âge, faut pas attendre de le voir rétrécir au lavage, mon Victor".

Le joyeux porteur de galoches trop étroites va bientôt avoir douze ans. C'est le fils adoptif de Marguerite. Son deuxième fils, dit-elle. En effet, il est élevé, sans aucune distinction avec

l'enfant unique, René, qui apparut à la vie huit mois tout juste après le décès au front de Fernand. Épouvantable ironie du sort, Marguerite s'était découverte enceinte deux jours après l'annonce de la mort de son mari. La vie continuait. Face à cette singulière coïncidence, la paysanne s'était presque persuadée de voir là une forme de réincarnation de son homme. Ce fils miraculeux, elle le vénère, sans céder à ses caprices. Pourtant, quand un jour elle le vit revenir de l'école en mal d'un petit frère, elle lui promit que "le bon Dieu allait voir ce qu'il pourrait faire".

En l'occurrence, le bon Dieu avait pris l'apparence de l'Assistance Publique. Dans les années vingt, les orphelinats inondaient les campagnes de jeunes fils de héros morts au champ d'honneur. Marguerite, veuve de guerre, avait le profil idéal de la mère adoptive. Il n'avait pas fallu longtemps au juge pour comprendre que la petite exploitation agricole était trop vaste pour une mère et son bambin. Le "petit frère" ne s'était donc pas fait attendre.

Et c'est ainsi que, deux jours avant Noël, René vit arriver Marguerite, bravant la tempête de neige, qui serrait dans ses bras le petit Victor.

Ce soir-là, René eut du mal à s'endormir. Persuadé que sa mère avait donné naissance à son frère quelque part entre l'écurie et la salle à manger, il se demandait où elle avait bien pu

trouver la brassière et le gros capuchon noir qui emmaillotaient le bambin. Peut-être était-il né comme ça?

Douze ans plus tard, bien nourri bien choyé, Victor est à l'étroit dans ses chaussures, et le parrain Marcel doit se mettre à l'ouvrage.

"Un parrain républicain. Attention, Marguerite, républicain ! » avait insisté Marcel, quand sa sœur lui avait proposé le rôle de tuteur.

"Comment veux-tu que je travaille sans la pointure du galopin. Dis-lui de passer, je lui ferai choisir le bois des sabots. . .

- C'est comme si c'était fait. Écoute, le voilà."

Une galopade enfantine martèle les dalles de la cour. La porte vient claquer contre le mur de l'atelier, sous la poussée d'un lutin rieur et bondissant qui saute au cou du sabotier. Victor adore son parrain. Et celui-ci le lui rend bien.

Chaque jeudi, c'est la règle depuis toujours, le repas de midi réunit à la table du sabotier Marguerite et les enfants. La tradition est d'autant plus appréciée par les convives

hebdomadaires que Jeanne, la femme de Marcel, est une incomparable cuisinière.

Depuis que les deux fils de la maison sont partis en apprentissage, la demeure est plus silencieuse et les facéties de Victor ne font que plus de tapage. Mais le petit orphelin est le jeune prince des lieux.

"Allez, à table. . . ", lance Marcel.

"C'est presque prêt, je démoule le pâté. Soyez patients, les travailleurs", crie Jeanne du fond de sa cuisine.

Victor en profite.

" Et l'histoire, parrain. . .

- T'es trop grand, pour les histoires. . .

- Non, raconte un peu. On dit que c'est la dernière fois, alors. D'accord ? ", minaudes le gamin.

Le manège dure depuis deux ans, avec la complicité bienveillante du tonton. Marcel, en effet, est un conteur qui sort de l'ordinaire. Son art oratoire, péniblement acquis à l'école des cadres du Parti, fait merveille en société. Maîtrisant son débit, sa puissance vocale, sachant moduler sa voix, l'enfler, la modifier au besoin, Marcel est passé maître dans la technique du conte.

Toutefois, son imagination lui fait souvent défaut : l'invention n'est pas son point fort. Et le sabotier, quand son filleul le tire par la manche pour avoir son histoire, fait appel aux deux écrivains qu'il vénère et relit sans cesse, George Sand et Victor Hugo. Jamais, depuis le temps que Marcel raconte, jamais Victor ne s'est aperçu que son parrain lui contait toujours un peu la même chose. . . Ce talent-là, le maire en abusait parfois lors de ses réunions électorales.

Comprenant qu'il est inutile de refuser, Marcel quitte ses sabots, vient s'acagnarder au coin de la cheminée et, d'un seul clin d'œil, indique à Victor de s'asseoir. Et Marguerite sourit devant l'immuable rituel qui, à chaque fois, l'attendrit aux larmes.

"Où en étions-nous, jeudi dernier ? ", interroge le sabotier, histoire de rassembler ses idées.

Victor est catégorique :

"Au moment où Fadette part dans la nuit pour chercher de l'eau à la fontaine...

-Tu ne confonds pas avec les malheurs de Cosette, par hasard ?

- Non, j'en suis sûr ! C'est Fadette, je te dis. . .

- Va pour Fadette ! La nuit était glaciale. . . "

Ainsi commence le quart d'heure magique. Pour la centième fois, Marcel appelle ses lectures

à la rescousse. Aujourd'hui, Hugo a la préférence et "La mare au diable" ne tarde pas à se trouver projetée dans "Les Misérables". Les deux univers se mêlent allègrement, tout comme les personnages. Mal remis de son algarade avec Léonie, le sabotier prend un vif plaisir à présenter Thénardier sous les traits du vicomte de Maurepas. La description en est à ce point précise que Marguerite plante là les deux hommes pour filer à la cuisine pouffer de rire à son aise, et tenir compagnie à sa belle-sœur enchaînée aux fourneaux.

Pour Jeanne, la cuisine est un sacerdoce. Une activité supérieure qui réclame une attention de tous les instants et un sens de la composition quasi artistique. Toute jeune, elle avait profondément ressenti que c'était là, dans ce sanctuaire qu'on appelle vulgairement "cuisine", qu'elle donnerait plus tard sa pleine mesure.

Et c'est bien ce qui s'est passé. Dès le premier matin de ses noces, Marcel Lidoux, artisan sabotier, comprit que son épouse Jeanne allait s'imposer comme le génial cordon-bleu du village et même, sans prétention excessive, du canton tout entier.

Le cercle de famille constituera d'ailleurs très vite le groupe le plus fidèle des thuriféraires attentifs aux recettes délicieuses de la Jeanne. Chaque repas de midi célébrait des prodiges, au point que le ménage Lidoux envisageait sérieusement d'ouvrir un restaurant.

Le seul obstacle à ce projet résidait dans un manque probable de clientèle. En effet, si la famille et les proches de l'incomparable cuisinière salivaient volontiers à l'idée de se régaler les papilles au rythme des événements familiaux qui les réunissaient autour de la somptueuse table des Lidoux, il n'était pas du tout certain que ces mêmes amateurs inconditionnels affichassent un semblable enthousiasme devant un repas tarifé.

La solution raisonnable, pour rentabiliser l'affaire, consistait en une clientèle d'habitues, de pensionnaires à la semaine. Marcel en était persuadé. Il y pensait souvent : l'économie de sa commune devait évoluer au plus tôt. À la population exclusivement rurale du village, dont la moitié des foyers avait des liens familiaux les uns avec les autres, il était indispensable d'ajouter une colonie de journaliers, d'ouvriers aussi, qui assurerait obligatoirement un fonds de clientèle aux trouvailles culinaires de sa chère Jeanne.

Marcel en avait d'ailleurs parlé récemment au Comité Central, à l'occasion d'un court séjour à Paris. Et le Secrétaire au développement industriel avait été formel : une petite fonderie, ou une scierie à défaut, voilà qui permettrait à la commune de s'enrichir tout en fournissant assez de prolétaires pour assurer au maire des réélections sans surprise. Cette fine analyse avait fait

son chemin dans le cerveau ingénieux du sabotier-politicien. On en était à "réunir les conditions objectives" d'une telle implantation. Il ne se passait pas un conseil municipal où l'affaire fût évoquée; Marcel ne perdait jamais une occasion pour enfoncer le clou et habituer peu à peu ses colistiers à accepter l'arrivée sulfureuse de l'industrie en milieu rural.

Mais en ce jeudi midi de février 1934, le déjeuner est pour le cercle de famille. Les femmes, dans la cuisine, se régalent à l'avance en humant les fumets qui s'échappent de l'immense fait-tout dans lequel un énorme poulet achève sa cuisson.

"Encore un peu de crème et ce sera parfait," susurre Jeanne.

Marguerite approuve en silence. La cuisine a des allures de sacristie. Chaque jour on y célèbre l'art culinaire dont les deux belles-sœurs sont les prêtresses. Jeanne excelle dans la préparation des gibiers et des volailles, tandis que Marguerite accommode incomparablement les poissons et les rôtis.

"Dans un quart d'heure, on mange," lance Marguerite. Victor, va te laver les mains".

Le gamin fait la sourde oreille, suspendu aux lèvres de son oncle qui amorce vaillamment la conclusion de son histoire : Fadette vient d'entendre des pas dans le grenier et, terrorisée, s'est

enfermée dans la huche à pain. . .

"La suite jeudi prochain, garnement. Obéis à ta mère, vite, les mains, mais avant, passe moi ma blague. "

Victor bondit vers le buffet et saisit religieusement la blague à tabac. Cette informe poche caoutchoutée le fascine, tout comme le stupéfie l'adresse avec laquelle Marcel roule les cigarettes. Chaque geste est précis : le tour de main de l'artisan. Un aller et retour au-dessus du papier tenu en gouttière, puis, prestement, la main droite, toute seule, façonne le cylindre blanc avec une régularité surprenante. Souvent Victor imagine la fabrique de cigarettes avec des centaines d'oncles Marcel fabriquant des rouleaux de tabac à longueur de journée.

Marcel aime bien ces instants tranquilles qui précèdent le repas. La cigarette "d'avant la croûte", c'est le vestibule par lequel il passe de son travail à la vie privée. Le tabac est plus qu'une habitude, il est devenu un rituel.

"Tu allumeras la radio, Victor, s'il te plaît", crie Marcel, entre deux bouffées de fumée grise.

"Ah non, pas pendant le repas. . . ", réplique Jeanne, depuis la cuisine.

"Laisse, Jeanne, c'est important, rapport aux Croix de Feu", répond Marcel, un rien énigmatique.

Le bureau politique du Parti Communiste avait prévenu tous ses cadres. La consigne était claire : être à l'écoute des informations et débusquer la désinformation à propos des troubles que les ligues d'extrême-droite, et leurs mots d'ordre d'antiparlementarisme, s'apprêtaient visiblement à commettre. En cette journée du 6 février, une énorme manifestation secouait Paris, à trois cents kilomètres du poste de radio aux lampes grésillantes près duquel Marcel vivait au rythme de l'Histoire en train de s'écrire. Il a pleinement conscience, ce jour-là, que le régime politique est en péril et que le Parti, si l'occasion se présente, pourrait être appelé à jouer les premiers rôles.

Victor, obéissant à l'injonction de son oncle, tourne le bouton et regarde le filament entrer mystérieusement en incandescence puis rougeoyer au moment précis où une envolée de violons s'échappe du haut-parleur. La musique est majestueuse, impressionnante, malgré les craquements de l'appareil.

"Tu vois, c'est pas encore l'heure du journal parlé, Marcel", dit Marguerite qui pose sur la table un gros pain rond et une cruche de vin frais tiré.

"C'est pour dans cinq minutes réplique gravement Marcel en consultant la montre qu'il vient

de tirer de sa poche, vaut mieux plus tôt que trop tard," conclut-il. Il s'assied et déplie posément son couteau.

Une fois Marcel installé, chacun peut à son tour passer à table. Jeanne s'assied la dernière, après avoir apporté une terrine de lièvre, aromatisé à cœur durant sa cuisson au four à bois.

"Tu le cuis toujours en même temps que le pain ? " demande Marguerite.

"Le pâté et le pain, c'est fait pour aller ensemble, tu sais", répond malicieusement la belle-sœur.

"Et René, il est aux champs, à l'heure qu'il est ?", murmure le sabotier entre deux bouchées.

"Il doit être après tailler la vigne, je pense. Faut profiter du beau temps. Pourvu qu'il puisse sulfater avant la fin de la semaine. Paraît que la maladie s'amène, à ce qu'on dit....Oh, mange avec ton pain, Victor !!! ", ponctue Marguerite.

"Heureusement que tu l'as, le René, hein, Marguerite," dit Jeanne.

À seize ans, René assure du mieux qu'il le peut son rôle d'homme de la maison. Entre l'élevage, les céréales, les foins et la vigne, le jeune paysan est devenu adulte avant l'âge. L'obligation de seconder sa mère sur tous les fronts de l'activité agricole, lui a donné très tôt le sens de la méthode, le goût de l'organisation, la valeur du rationnel. Travailleur dans l'âme,

tenace et volontaire, le jeune homme a brillamment obtenu son certificat d'études, tout en fréquentant à part égale pâturages et salle de classe. Lucien Mignot, l'instituteur, n'oublie jamais de le citer en exemple, lorsqu'il voit ses élèves goûter au savoir du bout des lèvres. Et l'image de René, révisant sa grammaire en labourant, fait rêver les enfants du bourg.

Les quatre convives nettoient consciencieusement leur assiette. Jeanne se dirige vers la cuisine, sûre de son plat de résistance : un poulet à la crème aux champignons frais. Portant avec soin la cocotte brûlante qui embaume la salle à manger, Jeanne se dit qu'elle aurait pu y ajouter quelques oignons.

"C'est un coq, cette fois, Tata ?, demande Victor.

- Non, mon garçon. Le coq, on le garde pour la Saint-Jean. Il est trop maigre encore. . . ", lui répond Jeanne en souriant.

La puissance des violons qui s'échappent du poste de T.S.F. décroît lentement et une voix grave, superbement timbrée, annonce avec emphase :

"Au quatrième top, il sera midi. Voici notre journal parlé."

Le silence s'installe dans la pièce tandis que tous les regards se tournent vers l'appareil,

comme pour mieux écouter le récit des émeutes de la nuit écoulée. Marcel est particulièrement attentif et, en quelques instants, saisit le caractère insurrectionnel des faits rapportés par le commentateur aux intonations grandiloquentes. Soudain, le sabotier replie son couteau et, raflant sa veste noire sur le dossier de sa chaise, il lance :

"Jeanne, je vais en mairie. Il faut que je téléphone à Paris tout de suite. Je ne serai pas long. "

Les deux femmes échangent un long regard complice, puis Marguerite ajoute, avec ce qu'il faut de malice entendue pour détendre l'atmosphère :

"À ta place, je remettrais le poulet au chaud. . . "

Ce que fait Jeanne aussitôt, et sans mot dire, habituée qu'elle est aux obligations municipales de son communiste de mari.

Confusément, Victor se sent pénétré par la gravité de la situation. À douze ans, son esprit curieux, même si l'insouciance de l'enfance y demeure présente et vivace, perçoit parfaitement qu'il est en train de vivre des événements aux conséquences incalculables et dont il ne mesure pas tous les effets, alors qu'il en pressent cependant l'extrême gravité.

"Tu crois que la guerre va revenir, maman ? Est-ce que Tonton va repartir dans les

tranchées ?".

La question de Victor est aussi naïve que troublante, ravivant chez Marguerite des flots de souvenirs poignants qu'elle croyait oubliés. Les yeux embués, elle répond d'une voix blanche, à peine audible :

"J'espère que non, mon chéri. Mais qui peut se fier à la folie du monde. . . "

Victor a pleine conscience de vivre un moment d'exception. Ce déjeuner, ce poulet à la crème, ce départ inexplicable et précipité de son oncle, ce jeudi commencé dans la gaieté du congé scolaire et qui se poursuit dans un diffus sentiment de malaise à cause d'un bulletin d'information aussi mystérieux qu'abscons, ce visage livide aux yeux perdus dans le vague, si proche des larmes brusquement, que sa mère lui révèle, et ce silence, ce silence insupportable qui est la marque des grandes tensions. Victor est incapable d'imaginer que ce massif de réminiscences lui reviendra en mémoire, fulgurant de précision et de justesse, un peu plus de cinq ans plus tard, le matin même où la guerre aura pris, pour le jeune garçon, son horrible incarnation.

Pour l'heure, Victor ne se doute de rien. Il nettoie avec méthode et application le pilon baigné de crème suave et odorante qui trône dans son assiette. À peine s'il remarque, au retour de

son oncle, le visage fermé, barré de rides soucieuses, que ce dernier affiche en reprenant place à table.

"Le Comité Central a décidé d'attendre.", lâche-t-il simplement, autant pour informer la tablée que pour se rassurer lui-même. Puis il ajoute, en regardant son neveu :

"Tu vois, Victor, en politique, c'est comme dans la vie. Le plus difficile, c'est de savoir obéir sans qu'on t'explique pourquoi. "

Longtemps, la phrase sibylline de l'oncle Marcel résonnera dans l'esprit du neveu avant d'y prendre tout son sens.

L'arrivée de Jeanne, arborant une tarte aux prunes du plus bel effet, ramène l'assemblée à la gastronomique réalité. Victor jubile en salivant de gourmandise, Marguerite retrouve son pétillant sourire, et Marcel rouvre son couteau, signe évident de son intérêt revenu pour l'occupation présente : le rite du dessert.

"Pourquoi cinq parts, Tonton ? On est quatre. . .

- La part du pauvre, Victor. Il ne faut jamais oublier la part du pauvre. », répond Marcel, plus pédagogue que jamais.

-"Et le pauvre, comme tous les jeudis, s'appelle René", souffle Marguerite.

" D'ailleurs, si tu allais l'aider, camarade ?", ajoute Marcel.

"Ventre plein doit son pain, Tonton. J'y vais.", répond très sérieusement Victor en avalant une énorme et dernière bouchée de tarte.

Le gamin saute de sa chaise, noue vivement son écharpe noire et enfile son manteau tout en gagnant la porte de la salle à manger.

"N'oublie pas ton béret, Victor ! Le vent du nord est méchant, tu sais. ", se croit obligée de dire Marguerite.

"Jamais dans la maison, ça porte malheur, hein Tata ? ".

Jeanne sourit silencieusement tandis que son neveu s'éclipse.

"Celui-là ! Quelle mémoire d'éléphant ! Pas besoin de dire les choses deux fois. ", murmure Jeanne à l'adresse de Marguerite, qui réplique d'une voix soudain cassée :

"C'est vrai. Mais ce qui m'inquiète, c'est son albumine. Le docteur Boulle semblait bien embêté avant-hier. Ça m'a paru bizarre de le voir faire un détour à la ferme aussi vite. Il m'a dit qu'il venait de recevoir le résultat des analyses de Victor, et qu'il faudrait sûrement vérifier tous les mois son taux d'albumine. Rien d'alarmant, Marguerite. Rien d'alarmant, m'a-t-il assuré, mais à son âge, il vaut mieux être prudent. . .

- Tu t'inquiètes pour des riens, dit Marcel à sa sœur. Fais-lui manger un peu moins d'œufs au lait, et tout rentrera dans l'ordre. " Marguerite hoche gravement la tête et reprend :

"Si c'était aussi simple, le docteur Boulle n'aurait pas pris le temps de passer me voir pendant que Victor était à l'école, tu ne crois pas ? "

L'argument ébranle le sabotier. Il enveloppe la main de sa sœur de sa paume calleuse, serre très fort et conclut :

" Je sais bien qu'avec un gamin de l'Assistance on ignore souvent ses antécédents. Mais comme tu as eu ton comptant de malheur. . . J'ai jamais vu la foudre tomber deux fois sur le même clocher. . . ! "

Marguerite savoure les efforts de son frère pour la rassurer. Mais elle n'est pas dupe, et au fond d'elle-même, une indéfinissable angoisse commence à poindre, avec laquelle, Marguerite en est convaincue, il faudra bien s'habituer à vivre chaque jour.

Jeanne a entendu, depuis sa cuisine, les propos de son mari. Elle aussi voudrait rassurer sa belle-sœur.

«Tu sais, Marguerite, les enfants sont bien plus solides qu'ils en ont l'air. Ton Victor, c'est le roseau de la fable. Il sera encore debout quand le chêne sera déraciné...

-Ton poulet était fameux, Jeanne. Encore merci.» ajoute Marguerite, en embrassant la jeune

femme.

La sonnerie grave de la pendule lui fournit le prétexte idéal pour mettre un terme à la visite hebdomadaire.

«Cette fois, je suis en retard, souffle-t-elle en ouvrant la porte.

-Pas plus que la semaine dernière», ajoute Marcel, en souriant à sa sœur qui referme vivement le vantail.

Le silence retombe, et Jeanne murmure, comme pour elle-même :

«C'est vrai qu'il est parfois pâlot, le Victor».



Les manifestations parisiennes de février 1934 suscitèrent des vocations nationalistes un peu partout, et Marais, bourgade paisible, compta aussi son quarteron de poilus déterminés à faire rendre gorge aux parlementaires décadents et véreux «vendus au parti de l'étranger». Ces anciens combattants reconstruisaient le monde, le plus souvent à partir de l'heure habituelle de l'apéritif vespéral. Leur Chambre des Députés s'appelait «Le Grand Balcon».

Un toulousain, qu'un divorce agressif avait contraint d'émigrer en Berry, s'était mis en tête de

nommer ainsi son estaminet, en souvenir sans doute de l'hôtel qui abritait les héros de l'Aéropostale, et dont les exploits alimentaient, à l'époque, le lyrisme des journalistes en mal de copie.

Au comptoir du «Grand Balcon», l'un des ténors de la tribune se nommait Eugène Pelard, le notaire. Dès la fin de la grande guerre, il avait pris les commandes de l'étude que son père lui avait cédées au lendemain de sa démobilisation. Lieutenant d'artillerie, il avait participé à la bataille de Verdun et en avait conçu une haine assez viscérale envers tous ces «planqués de l'arrière» auxquels il attribuait la responsabilité de l'enfer qu'il avait vécu.

Bien évidemment, la hiérarchie militaire constituait la colonne vertébrale de ses certitudes. Dans ces conditions, le citoyen de La Rocque étant colonel, ce citoyen devenait alors, ipso facto, respectable; ses idées constituant une nouvelle version de la Bible. Ni plus ni moins.

Le colonel avait trouvé en la personne de Pelard un disciple valeureux, parfois même inspiré, dont les diatribes nocturnes provoquaient des salves d'applaudissements approbateurs auprès de la clientèle des habitués du «Grand Balcon», surtout après huit heures du soir.

Un homme avait savamment contribué à asseoir la réputation de tribun du notaire. Il

s'agissait du tenancier des lieux, Ambroise Ducastel. En taulier avisé, il n'avait pas son pareil pour relancer la tournée, au détour d'un slogan martelé crescendo par un notaire aux portes du délire verbal.

«Oh putaing, ça s'arrose!», lâche-t-il habilement, provoquant de la sorte l'assentiment sonore de toute l'assistance, légèrement avinée certes, mais néanmoins très convaincue par la justesse du raisonnement de l'orateur.

Pour Ducastel, le client est roi, le client a toujours raison, surtout quand ses poches regorgent de billets soigneusement enliassés par un propriétaire nommé Pelard, notaire dont le sens politique s'aiguise au fil des tournées générales.

Un soir, juste avant la fermeture, le patron murmure avec admiration, en contemplant son tiroir-caisse:

«Fan de pute, ce Pelard, en voilà un qui a les moyens de sa politique !»

Béat, il relève doucement la tête et croise le regard chafouin du notaire qui porte la main à sa poche puis la ressort avec une lenteur calculée, tenant à deux doigts un billet froissé qu'il dépose délicatement sur le comptoir.

«Allez, Ambroise, un dernier pour la route, comme vous dites si bien...

-Alors là, monsieur Eugène, le client...

-....a toujours raison !»

Un éclat de rire, aussi gras que sonore, ponctue cette inoubliable réplique, tandis que les derniers clients rallient le comptoir crasseux.

Ducastel se hâte d'emplir les verres, avec un petit vin blanc sec, très sec, au goût de pierre à fusil, dit-il finement quand on lui demande de qualifier son breuvage; en réalité, ses tournées générales «spontanées» lui permettent de liquider une barrique d'un vin de pays aux origines indéterminées, dont il s'était aperçu un jour qu'il adoptait de plus en plus les propriétés spécifiques au vinaigre.

La clientèle n'était pas trop regardante, tout heureuse qu'elle était de s'humecter les muqueuses à si bon prix. Au surplus, le gargotier se gardait bien de facturer ses tournées au tarif annoncé. Le notaire bénéficiait de la «remise patriotique» que lui consentait Ducastel. Bref, tout le monde y trouvait son compte...



Merci de votre intérêt pour « Comme un soldat de l'an II ».

Si vous souhaitez découvrir les 10 chapitres suivants, contactez directement l'auteur à l'aide du formulaire « contact » du site.